

L'Abaille.

" Forsan et hec olim meminisse juvabit "

QUÉBEC, 14 MARS 1873.

En quoi pouvons-nous être utiles ?.....

C'est un mot fréquemment répété dans notre communauté que celui-là : en quoi pouvons-nous être utiles ?.....

Ce n'est pas que la bonne volonté nous fasse défaut ; au contraire, la jeunesse, de sa nature est généreuse, mais nous ne savons pas voir, autour de nous ni comprendre ce qui s'agit sous nos yeux : en d'autres termes nous n'avons pas assez le sentiment de notre mission.

Même dans le monde ce défaut se fait sentir, et c'est assurément là une des grandes causes de ce malaise que l'on constate de nos jours. Les petites vanités se dressent sur la pointe des pieds pour faire croire qu'elles sont plus grandes que leurs voisines, le succès s'impose comme un triomphe, l'orgueil s'exalte outre mesure, et sur le seul sujet de sa mission, l'homme est modeste : quel bien peut-il faire ? quelle misère soulager ? en quoi pouvons-nous être utiles ?

Sans doute, chez nous, j'aime à le croire, ce sentiment n'a pas acquis le même degré, mais nous avons tous la même fausse modestie, car, ne nous trompons pas, nous pouvons et nous pouvons beaucoup.

Et d'abord nous avons tous notre mission immédiate, et Dieu a mis près de chacun, comme son lot, quelque peine à secourir, quelque poste à remplir. Il n'importe pas moins à l'ordre que le petit accomplisse sa tâche que le grand, et nous ne pouvons pas, même nous écoliers, nous désister d'un droit ou d'un devoir sans troubler l'harmonie : tous nous sommes nécessaires, dans des proportions différentes, il est vrai, mais tous nous avons notre rôle.

Et vous ne savez pas en quoi vous pouvez-être utiles ? Sans doute, vous êtes jeunes, vous n'avez pas encore posé le pied sur le chemin où se font de plus grandes luttes. Mais parceque vous êtes jeunes, le malheur vous a-t-il donc tous respectés, vous et vos confrères ? N'y a-t-il pas quelque douleur, parmi vous, qui circule autour de vous, qui est en contact journalier avec vous et que cependant vous n'avez pas encore remarquée ? Eh ! c'est justement parce que vous êtes jeune, parceque vous êtes à l'âge de la sensibilité, exagérée peut-être mais toujours respectable, que le cœur peut se faire des blessures dont il ne guérira jamais.

Sur la scène du monde, vous verrez plus tard des hommes qui vont se heurtant à tous les obstacles sans songer seulement à les enlever, qui frappent à toutes les aspérités, sourds à tous les

conseils et dédaigneux de l'expérience même ; et on dit : c'est le préjugé ! et l'on croit que le préjugé nait des grandes luttes et des efforts d'une pensée qui a avorté.

Eh bien ! c'est une erreur. Presque toujours le préjugé nait dès l'enfance. Un premier malheur frappe le jeune homme ; se livrant d'abord à toute l'étendue de sa douleur, il se fera peu à peu une habitude de sa tristesse, il se renfermera en lui même, le silence se posera sur ses lèvres comme une pierre sur un tombeau, il grandira et vous le verrez debout sur le seuil du monde comme un homme qui erre dans un désert.

Nous pouvons être utile. Nous pouvons dire à ce frère que la vie n'est pas aussi sombre qu'il le croit, qu'il y a encore de la bonne amitié, que la jeunesse est le temps des semailles, que l'espérance est une vertu..... Nous pouvons le rappeler à lui-même, enlever de son cœur la vieillesse anticipée qui le paralyse et le faire jeune encore.....

Il y a aussi parmi nous de ces natures riches et irapétueuses, qu'on conduirait au bout du monde en leur tendant simplement la main, mais qui se révoltent et se cabrent devant la rigueur. Près de ceux-là on peut toujours mitiger la sévérité d'une expression, se faire complaisant et doux : un mot soulève la tempête, mais aussi un mot suffit pour la calmer, et vous verrez tout-à-l'heure le ciel vous sourire dans les flots apaisés.

Puis, la pauvreté ! Vous ne savez pas ce que c'est que la pauvreté ; le pauvre lui même ne le sait pas parfaitement, puisque chaque jour lui apporte quelque chose d'inconnu jusqu'alors..... A l'égard de ces confrères, il n'a qu'un moyen, le silence, soyez circonspects, soyez délicats ! Personne ne saurait concevoir ce que renferme parfois de tristes mystères, ce cœur qui bat sous le capot de l'écolier. N'avez vous jamais vu, lorsqu'il s'agit parmi nous d'une petite collecte pour une excursion ou autre plaisir, n'avez vous jamais vu un front rougir, se baisser honteusement et s'éloigner ? Ne dites rien, ne voyez rien, n'entendez rien : un geste, un simple regard mettrait cette âme à la torture et ferait bondir ce cœur déjà humilié de dégoût pour la vie.....

Dans tous les cas, toujours et envers tous, nous pouvons être charitables ; une bonne parole coûte bien peu et on ne sait pas le bien qu'elle peut produire. Quand le feu dort sous la cendre, le moindre souffle peut le réveiller : la cendre c'est le malheur, la flamme c'est l'espérance, le souffle c'est une bonne parole, de l'harmonie, de la vertu.

Le dernier numéro de " La Gazette des Campagnes " contenait à notre adres-

se de bonnes paroles, pour lesquelles nous pronons la liberté de lui offrir nos sincères remerciements. Voici ce que dit " La Gazette " :

" Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant ici l'extrait d'une lettre adressée à l'Abaille par Mgr B. Piquot, prêtre, professeur de théologie morale à l'Université Laval, et actuellement à Rome. Ce Monsieur veut bien communiquer de temps à autres à l'Abaille, dont il a été un des fondateurs, des correspondances propres à édifier les catholiques du Canada sur ce qui se passe à Rome. Ce privilège qui est l'heureux lot de l'Abaille rend ce journal très-intéressant à ceux qui désirent être sûrement renseignés sur les événements religieux qui se passent à Rome. Nos lecteurs peuvent partager ce privilège, en lui permettant de parvenir au secrétaire-trésorier de l'Abaille, au Séminaire de Québec, \$1.00 qui est le prix d'abonnement pour un an à cette intéressante publication. "

Explication.

Comme on le verra par la lettre d'une "Abaille," notre dernier article sur la société Laval a produit une excitation que nous étions loin de prévoir. Nous disons excitation pour ne pas dire mécontentement, colère, etc. Les confrères qui avaient entrepris cette discussion entre François Ier et Charles-Quint, ne veulent pas la continuer, ils parlent même de se retirer en masse de la société Laval ; et cela parceque " l'Abaille " les a, disent-ils, insultés d'une manière tout-à-fait grossière, non-seulement eux, mais tous leurs confrères de classe.

En toute sincérité, nous sommes encore à nous demander dans quelle phrase de notre article se trouvent ces injures, et comment nous avons pu couvrir de ridicule, et cela contre notre volonté, une classe toute entière et les membres de la Société Laval. Nous protestons de toutes nos forces contre une semblable interprétation donnée à nos paroles, interprétation aussi peu charitable qu'elle est fautive.

Plus tard, quand les impressions douloureuses du moment se seront effacées, nos confrères eux-mêmes regretteront peut-être cette petite tempête dans un verre d'eau, tempête qui, en fin de compte, n'a pas sa raison d'être.

Quant à nous, cette excitation si vive nous paraît tout-à-fait inexplicable. Cependant nous retirons de grand cœur toute expression qui aurait pu être mal interprétée à l'égard de confrères, qui valent bien mieux que nous, et à l'amitié desquels nous tenons plus qu'ils ne se l'imaginent eux-mêmes.

Do tout ceci nous pouvons tirer une conséquence pratique, sur laquelle nous promettons de méditer sincèrement nous même, tout en engageant nos confrères à en faire autant. Elle se trouve résumée dans ces vers de Lafontaine :

Il est bon de parler et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont autres.

LA RÉDACTION.